

numéro

8

PHILOSOPHIE ANTIQUE

Problèmes, Renaissances, Usages

Les anciens sophistes

Revue dirigée par
André Laks
Michel Narcy

Septentrion

1982-2012

Age – (p. 382). L'image de ces juges qui n'est valable que pour un certain type d'usage, qui correspond à ceux qui en méritent véritablement le nom, selon ce que Socrate en dit dans l'*Apologie*, c'est-à-dire ceux qui voient et disent la vérité. À ses juges concitoyens, Socrate recommandait le soin de ses propres enfants : Platon, quasi à lui, laisse aussi ses propres dialogues à d'éventuels juges véritables et anonymes.

Josep MONSERRAT MOLAS

Ugo ZILBERI, *Protagoras and the Challenge of Relativism. Plato's Socratic Essay*, Akron/oh, Ashgate, 2007 (Ashgate New Critical Thinking in Philosophy), 160 p. ISBN 978-0-7546-6078-1.

Il existe deux manières d'envisager les rapports unissant Platon à Protagoras. La première, fréquente chez les néoplatoniciens de Platon, présente Protagoras comme un enseignant vite défilé par des arguments logiques et le considère uniquement dans sa qualité de sophiste – au sens péjoratif, c'est-à-dire de parasite de philosophe : ses idées seraient peu intéressantes au point de vue philosophique, car elles ne témoignent d'aucune cohésion. La seconde, plus rare, accorde à Protagoras davantage de crédit, pratiquant à son égard une charité herménéutique destinée à ressusciter la cohésion de cette pensée en lambeaux afin d'en manifester l'intérêt pour la philosophie, souvent aux dépens de la portée des arguments platoniciens. C'est ce parti qu'adopte Ugo ZilberI, en vue de contribuer non seulement à l'histoire de la philosophie, mais à la réflexion philosophique comme telle.

ZilberI soutient que Platon jugeait philosophiques les implications de la thèse protagoréenne. Dans le cas contraire, il n'aurait eu aucune raison de lui accorder autant d'importance – ce qui contraint les détracteurs de l'hypothèse à justifier pourquoi Platon déploierait une telle énergie pour sa réfutation. L'objectif premier de ce livre consiste donc à montrer en quoi Protagoras incarne l'ennemi le plus subtil de Platon, résistant à ses stratégies argumentatives. Son deuxième objectif est de juger la plausibilité historique de la doctrine restituée à partir du *Protagoras*, du *Cratyle* et du *Théétète*. À cela s'en ajoute un troisième, plus philosophique : évaluer dans quelle mesure la doctrine protagoréenne pourrait servir de fondement à une théorie relativiste, en la dotant d'arguments plus forts que ceux accordés par Platon. C'est là que réside l'originalité de ce travail, dans la confrontation de Protagoras avec les relativistes contemporains afin d'en apprécier la teneur philosophique.

Toute reconstruction de la pensée protagoréenne se heurte à l'absence de fragments et à la nécessité de prendre appui sur le seul Platon. Dès lors, partant du *Théétète* pour restaurer la prégnance de l'*apologie* de Protagoras, ZilberI rétablit une position philosophiquement cohérente, qu'il consolide au moyen d'éléments platoniciens (tirés du *Protagoras* et du *Cratyle*), des textes doctrinaux hétérologues (des fragments en notre possession) et d'une confrontation avec les interprétations antiques (Aristote et Sextus Empiricus, auquel il attribue une interprétation originale, bien qu'elle ne consiste à nos yeux que la traduction sceptique de l'interprétation platonicienne). Cette entreprise, menée au fil des

chapitres, culmine dans un parallèle avec le relativisme contemporain, qui tente une pari et tente aussi au secours de Protagoras.

Dans le premier chapitre, Ziloli se livre à une lecture attentive du *Théétète* (151d-161a), afin de délégitimer le lien établi par Platon entre le sensualisme (la définition de la science comme sensation), Protagoras (la doctrine de *Théon nousse*) et Héraclite (l'affirmation que les choses sont en flux perpétuel), par le recours notamment au *Crypis*, à Aristote et à Sextus. Ce faisant, il renverse la position relativiste de Protagoras pour la qualifier de robuste, car elle offre une indésirabilisation ontologique (où les choses ne sont rien en elles-mêmes) à une épistémologie subjectiviste (où chacun attribue les propriétés aux choses).

Dans le deuxième chapitre, intitulé « autour de l'apologie » (*Théét.* 164a-168c), Ziloli explore la conception protagoricienne de la *sphéa*, définie comme une capacité d'opérer dans une disposition (*hexis*) en changement vers le meilleur (cf. *Théet.* 166d; confirmation dans les fragments B6a et B6b), en vue de montrer que le relativisme de Protagoras serait plus fier que ne l'a vu Platon. Pour ce faire, il transpose le concept d'incommensurabilité de Kahn et de Feyerabend (qui consacrent un exposé au sophiste dans ses « Notes sur le relativisme », *Atlas de la Raison*, Paris, Seuil, 1989, p. 54-74) : Protagoras peut négliger le critère d'évaluation des dispositions individuelles puisqu', selon lui, l'expert se constitue par une capacité acquise de malins dans son propre langage la disposition de l'autre afin d'en produire une nouvelle produisant des sensations qui lui paraissent meilleures. Ce savoir requiert une multiplication des expériences, et non une connaissance objective.

Après avoir répondu au nom de Protagoras aux objections qui guettent aussi les théories contemporaines, Ziloli émet ses conclusions, dans le troisième chapitre, aux domaines éthique et politique, afin de montrer la cohérence du relativisme de Protagoras développé dans le mythe du Protagoras et dans le *Théétète* (172b). De cette façon, il prouve que ce dernier ne se réduit pas aux questionnaires épistémologiques et il en souligne la complexité. Ziloli se réfère au concept de « forme de vie », emprunté à Wittgenstein, afin de justifier que les critères entretiennent des conceptions éthiques incommensurables tout en se fondant sur un ensemble de dispositions communes (comme c'est le cas pour *aïda* et *diké*).

Dans le dernier chapitre, le ton se fait plus véhément à l'égard de l'objectivisme au nom de la défense du relativisme (devenant presque dogmatique, p. vi, dans la réécriture des analyses par Borelyat de l'auto-réfraction, p. 138-139). Ziloli creuse l'argument de l'auto-réfraction et la défaillance objectiviste de la compétence. Il montre magistralement que, par son inscription hors de champ « traditionnel » de la vérité, Protagoras esquivé les arguments qui le conduiraient à l'incohérence en proposant un savoir non objectif. Bref, en constituant une théorie complexe (ontologique, épistémologique et éthique) qu'il ne réduit pas à l'affirmation naïve du *Aut et nihil*, Protagoras soutient une position relativiste que Platon ne parviendrait pas à ébranler.

Le travail de l'ensemble de Ziloli réside dans le regard qu'il jette sur Platon. Si l'a raison de défendre Protagoras contre les attaques déloyales que Platon dirige contre lui, il néglige parfois l'examen de la position platonicienne. Don-

non-en deux exemples. Premièrement, lorsqu'il met en cause, à juste titre, le rapprochement du *Théétète* entre les thèses sensualiste, relativiste et mobiliste, il délaie l'objectif que poursuivait Platon, se cantonnant dans une position analytique soucieuse uniquement de la construction logique (p. 53-54) : c'est aussi la position de Lee, *Epistemology after Protagoras. Responses to Relativism in Plato, Aristotle and Descartes*, Oxford, University Press, 2005, p. 115-116, qui observe cet « amalgame ». Or, vu qu'il tire argument du *Crypis* pour prouver l'indépendance entre les doctrines de Protagoras et d'Héraclite au jour de Platon (p. 53), il souligne indirectement le caractère intentionnel du geste de rapprochement du *Théétète* sans chercher à comprendre quelle est cette intention et en se contentant du pari pris suivant : Platon viserait la ruine de la crédibilité du sophiste en lui attribuant une pensée délicate. Il serait toutefois bon de se pencher sur ce lien en en cherchant la raison – vraisemblablement l'intention de critiquer ces thèses pendant l'imédiocrité du savoir, c'est-à-dire l'absence d'intelligence entre le monde tel que nous le percevons et le monde tel qu'il est vraiment.

Deuxièmement, à propos de la *sanié*, Ziloli oppose la conception de la compétence soutenue par Protagoras dans l'apologie « du *Théétète* » (167a) à celle de Platon (178c). L'objection platonicienne manquerait sa cible parce qu'elle oppose une vision objectiviste de la médecine à la vision subjectiviste et relativiste soutenue par le sophiste. Dans ce débat, Ziloli donne raison à Protagoras (p. 123) : la *sanié* ne résiderait pas dans un état objectif évalué en fonction d'un critère universel, mais dans le fait d'imposer des sensations plus satisfaisantes par rapport aux circonstances, position en accord avec la médecine telle que la présente le traité hippocratique de *L'Art de soigner malades*. Dès lors, Ziloli juge mal l'objection de Platon, manquant de ce fait un trait dominant de l'opposition entre philosophe et sophiste : le rejet de la tradition au profit de l'instauration d'un nouveau modèle.

Pour conclure, nous devrions nous demander s'il n'est pas décomposable de verser d'un excès dans l'autre, en prenant systématiquement le parti de Protagoras contre celui de Platon. En voulant reconnaître une pensée protagoricienne, Ziloli oublie qu'il justifie chacune des thèses dans le cadre des Dialogues. L'erreur tiendrait à l'attribution au Protagoras historique, notamment à la *sanié* de la connotation de Kahn et de Feyerabend, d'une position pourtant issue d'une lecture attentive du *Théétète*. Après cette brillante réhabilitation du sophiste, il resterait à revenir sur la réaction platonicienne face à ce débat (sur l'impact et l'objectif des moyens que Platon mobilise dans ses réfutations). Dans quelle mesure cette position occupe-t-elle encore, selon Platon et la tradition postérieure, le terrain de la philosophie ?

Cet ouvrage n'exige pas de connaissances approfondies du grec ancien ni même du monde antique, puisqu'il fournit les informations nécessaires à sa compréhension. Il éveillera l'intérêt de toute personne soucieuse des questions philosophiques que soulève le relativisme, ouvrant sur une réflexion autour de l'état de la société contemporaine. Par la clarté dans il fait preuve dans la mise en évidence des termes et objectifs du débat qui se joue entre Protagoras et Platon, par sa volonté de penser continuellement de façon critique la progression de chaque étape et par l'originalité de ses vues et la constance avec laquelle il les

svantem, ce livre satisfait aux exigences des spécialistes de la Grèce autant que du monde moderne. Il devrait en tout cas contribuer à la réhabilitation définitive de Protagoras.

Marc-Antoine GAVROY

Cristina VIANO, *La Matière des choses. Le Livre IV des Météorologiques d'Aristote et son interprétation par Olympiodore, avec le texte grec et une traduction inédite de son commentaire au Livre IV*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 2006 (Tradition de la pensée classique), 409 p., 42 €, ISBN 2-7116-1828-5.

Au sein des *Météorologiques* d'Aristote, le quatrième et dernier livre a reçu des traductions une attention particulière : en témoignent entre autres l'édition séparée donnée par Diéring sous le titre *Aristotle's Chemical Treatise* ou la traduction italienne, il est vrai, du seul livre IV, publiée par C. Buffoni ; tandis qu'aucun des trois commentaires antiques sur les *Météorologiques*, dus à Alexandre d'Aphrodise, Jean Philopon et Olympiodore, n'a encore été traduit en totalité dans une langue moderne, on dispose déjà, limitées au livre IV, de deux traductions anglaises du commentaire d'Alexandre, celles de Costantini (1936) et d'E. Lewis (1996), à quoi vient s'ajouter à présent la version française du commentaire par Olympiodore du livre IV incluse par Cristina Viano en appendice de la monographie intitulée *La Matière des choses* qu'elle consacre au livre IV des *Météorologiques* et à son interprétation par Olympiodore. Ce privilège d'un traitement séparé accordé au dernier livre des *Météorologiques* s'explique par sa discontinuité avec le reste du traité : là où les livres I-III s'attachent à expliquer des phénomènes atmosphériques ou apparentés, tels que les vents, les pluies, les fleuves, les comètes ou l'arc-en-ciel, le livre IV prend pour objet la genèse, les transformations et les propriétés des matériaux qui nous entourent, comme l'eau, l'argile, les métaux, le bois, la chair ou l'os ; ce changement de sujet est à l'origine d'un débat ancien qui met en cause d'un côté l'authenticité du livre IV, et de l'autre, si l'on admet que ce texte est d'Aristote, son appartenance aux *Météorologiques*.

Si le livre de C. Viano s'inscrit donc dans une tradition d'études sur *Météorologie IV*, le réseau qui y est mené des problèmes complexes posés par ce texte adopte une perspective nouvelle consistant à prendre au sérieux le travail exégétique effectué par le commentateur néoplatonicien du VI^e siècle Olympiodore dans le cadre de son enseignement à Alexandrie ; l'auteur entend ainsi bannir en toute rigueur le mépris avec lequel les interprètes modernes ont considéré les commentaires d'Olympiodore et les réduire pour des rabâchages de professeur devant sa classe plutôt que pour l'expression d'une pensée originale. De cette réhabilitation, trois résultats au moins peuvent être attendus : d'abord, une meilleure connaissance des interprétations proposées par Olympiodore pourrait nourrir notre compréhension du texte aristotélicien lui-même et contribuer aux débats que continue de susciter *Météorologie IV* ; ensuite, une analyse détaillée telle que celle de C. Viano permet de mieux appréhender l'activité exégétique d'Olympiodore, aussi bien dans sa dimension pédagogique que du point de vue des doctrines et des démarches herméneutiques qu'elle met en œuvre ; enfin, l'étude du commentaire de *Météorologie IV* par Olympiodore tient à sa juste portée